

*Après le Capitaine Nemo, Phileas Fogg, le héros du Tour du monde en 80 jours, est sans doute le plus populaire de tous les personnages créés par Jules Verne. Neil Penswick nous offre dans cette nouvelle une approche assez atypique de ce personnage, courte mais pourtant pleine de perspectives jusqu'ici insoupçonnées...*

### Neil Penswick : 115,200 secondes

Je me tenais devant la porte. Il était inutile que je frappe : je savais qu'il m'attendrait sur le perron. Il était très à cheval sur les horaires. Il détestait qu'on arrive en avance ou en retard. Je lui avais dit un jour qu'il était « exact », mais il avait rectifié :

— Je suis précis.

Savile Row était remarquablement vide. S'il avait su ce que je pensais — et il m'arrivait parfois de croire qu'il pouvait lire dans mes pensées — il m'aurait interrompu pour dire qu'il n'y a rien de remarquable à ce que le quartier de Mayfair fût vide en octobre.

Je jetai un coup d'œil à ma montre gousset. Il était 11 h 36. Il ne paraissait toujours pas sur le perron. Où donc était-il ? Je reculai et observai la façade de la vieille maison géorgienne : murs blancs, porte en chêne poli, fenêtres impeccablement propres. Son valet de chambre tenait la maison en parfait état. Même le cuivre du numéro 7, fixé en haut de la porte, étincelait.

Je posai à terre mon sac de voyage. Je n'étais plus aussi jeune que lors de notre première rencontre. Je ris intérieurement en imaginant qu'il aurait haussé les sourcils et m'aurait fait remarquer que c'était là une évidence qu'il était inutile de formuler ! Je collai mon visage contre la vitre d'une des fenêtres du rez-de-chaussée et tentai de voir s'il y avait quelqu'un. Personne.

Était-il souffrant ?

Je jetai à nouveau un coup d'œil vers Burlington Gardens. La rue était déserte. En fait non, il y avait un homme devant une mercerie. Était-ce son domestique ? Non, car ce dernier, au lieu de rejoindre la maison, s'éloigna.

Il était 11 h 38. Il était incroyable qu'il ne soit pas là. C'est lui-même qui m'avait donné rendez-vous à cette heure précise.

Devais-je sonner ? Avec quelqu'un d'autre que lui, je l'aurais déjà fait.

À 11 h 45, l'inquiétude commença à me gagner. Dix minutes de retard seulement, mais quiconque le connaît sait ce que cela signifie.

Une femme marchait dans la rue, entièrement vêtue de noir. À ses côtés, un enfant, également vêtu de noir. Mon Dieu, cette apparition, sa taille, sa démarche, tout cela paraissait bien anormal. La femme tourna son regard vers moi, et je jurerais qu'elle hocha la tête. Puis, les deux apparitions continuèrent leur chemin dans Savile Row.

J'ai tenté de me rappeler si je les avais entendus produire le moindre son.

Mais non, tout semblait plongé dans un silence total. Absolu.

Quand l'ai-je rencontré pour la première fois ?

J'avais huit ans.

Je venais de tomber d'un pommier. Je me retrouvai allongé sur l'herbe, endolori mais pris d'un fou rire. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Allons, arrête de rire ! Ça fait quand même mal. C'est à ce moment que je le vis.

Grand, coiffé d'un haut-de-forme, portant des favoris et une moustache. Évidemment, je le trouvais immense parce que j'étais allongé par terre, le regard tourné vers le ciel.

L'air était humide, et je me souviens bien de l'épaisse brume.

— Vous avez prouvé la loi de la gravitation universelle de Newton, me dit-il. Ce qui monte doit redescendre !

Il ne m'a pas demandé si j'allais bien, si je m'étais fait mal. Mais il m'a tendu la main et m'a aidé à me relever.

— Ça a l'air amusant, de ramasser des pommes ! s'exclama-t-il.

Il retira sa veste et son chapeau.

Nous passâmes plusieurs heures auprès de cet arbre. Il grimpait dans les branches, cueillait des pommes, redescendait pour me les donner.

Ma mémoire me joue peut-être des tours. Y a-t-il vraiment trente ans que je le connais ? Il n'a pas changé. Il porte toujours les mêmes vêtements, se coiffe toujours de la même manière, avec une rigueur immuable.

— Trouve-moi du vinaigre et du papier brun, murmura-t-il.

Il se préparait à partir.

— Merci, ai-je dit.

— Ne remercie jamais les gens : tu ne sais pas ce qu'ils pourront te faire, dans le futur.

Et il s'éloigna.

— Quel est votre nom ? criai-je.

À cette époque, je pensais que les noms avaient une importance particulière et que connaître l'identité de quelqu'un conférait un pouvoir mystérieux.

Il s'arrêta un moment, comme s'il cherchait à se souvenir de son propre nom. Il scruta la brume environnante.

— Fogg... répondit-il en reprenant sa marche... Phileas Fogg.

Et il disparut dans le brouillard.

Je suis entré par derrière, par l'entrée des livraisons. La porte n'était pas verrouillée. Ou bien, si elle l'était, il avait suffi de pousser le battant.

La maison était vide.

Vide de gens, en tout cas.

De personnes vivantes, du moins.

Ce n'était pas la première fois que je venais au 7, Savile Row.

Le valet m'avait déjà fait faire le tour du propriétaire.

Je me souvenais parfaitement des lieux : le parquet en marqueterie du hall d'entrée, la mezzanine qui domine le salon et fait tout le tour de la pièce, et la galerie circulaire, surmontée d'un dôme en verre bleuté soutenu par des colonnes grecques de couleur rouge.

Tout était ici d'une précision géométrique. C'était une maison toujours en ordre, toujours en ordre de marche ; l'imprévu, la précipitation en étaient bannis.

Il n'y avait rien pour se distraire.

Pas de bibliothèque, pas un seul livre.

Aucune décoration non plus, en dehors de deux horloges électriques, l'une au rez-de-chaussée dans la chambre du valet, l'autre au premier dans celle de Fogg. Parfaitement synchronisées, elles rythmaient le temps.

Et puis, il y avait ce coffre-fort que Fogg m'avait décrit comme étant à l'épreuve des incendies et des cambrioleurs.

J'ai fouillé la maison de la cave au grenier. Personne.

Il n'y avait pas beaucoup de traces de Fogg dans cette demeure. Il ne possédait aucun effet personnel.

Même sa garde-robe était mathématiquement organisée. Chaque pantalon, chaque gilet, chaque sous-vêtement portait un numéro. J'ai feuilleté un registre où il consignait la date à laquelle il avait porté telle ou telle chemise, tel ou tel costume. J'imagine qu'il portait un pantalon et une redingote pendant que les autres étaient partis au nettoyage. Une rapide inspection : tous ses vêtements étaient là.

La chambre du valet était encore plus austère que le reste de la maison. Il y avait des sonnettes électriques et des tubes acoustiques pour que Fogg puisse le contacter. Et puis cette horloge qui continuait de faire son tic-tac. C'était tout. Pas de vêtements, pas de bibelots. En fait, aucune trace de vie.

À l'exception de la lumière qui était restée allumée. Quelqu'un avait laissé la lampe allumée.

L'éclairage et le chauffage de toute la maison étaient alimentés par de l'hydrogène.

Pourquoi donc la lumière était-elle restée allumée ? Je consultai ma montre : il était 01 h 05.

C'est alors que je remarquai quelque chose d'étrange. L'horloge électrique posée sur la tablette de la cheminée fonctionnait, mais elle n'affichait pas la bonne heure : elle marquait 04 h 40.

Je pris l'horloge en main. On entendait son tic-tac, mais il était un peu trop rapide.

Je remontai à l'étage, et entrai dans la chambre de Fogg. L'horloge là-bas émettait aussi son tic-tac, mais plus fort, et elle affichait 06 h 10.

Aucune des deux horloges ne donnait l'heure exacte.

Bien sûr, quelque temps plus tard, je me suis mis à dire que c'était peut-être ma propre montre qui était dérégulée. Et puis, après encore quelque temps de réflexion, que c'était la durée à l'extérieur de la maison qui était perturbée.

Car cette maison appartenait à un homme qui fonctionnait comme une mécanique de précision.

Quand l'ai-je revu pour la deuxième fois ?

J'avais environ quinze ans. Mes parents étaient morts, j'étais dans un orphelinat, où je n'avais pas appris grand-chose, et les professeurs me punissaient régulièrement pour tenter de vaincre mon ignorance. « Exorcise le diable qui est en toi », me disait le directeur. Mais les punitions ne faisaient que renforcer ma détermination à suivre mes propres envies.

Au diable, tous !

Un jour, j'étais debout dans un coin de la classe, puni pour avoir répondu au professeur. Ou peut-être pour avoir frappé un autre élève ? Ou c'était peut-être le jour où j'avais donné un coup de poing au maître d'étude et lui avais éclaté le nez ?

Du coin où je me tenais debout, j'avais un angle de vue sur la cour en contrebas. C'est là que je l'ai vu. Fogg. Habillé exactement comme le jour où je l'avais rencontré, n'ayant pour ainsi dire pas vieilli. Il était en train de donner de l'argent au directeur de l'école qui gesticulait dans tous les sens, le visage rouge de colère. Puis la discussion se calma, et ils se serrèrent la main.

Fogg eut un sourire. Puis il leva les yeux. Je ne pense pas qu'il ait pu me voir, mais son sourire s'élargit. Il me fixait ! Il me fit un signe de la main avant de se retourner et de s'en aller.

Je me suis toujours demandé si je l'avais réellement vu ce jour-là.

Mais à partir de ce moment-là, tout changea pour moi à l'orphelinat. Je reçus uniquement des cours particuliers, et seulement dans deux matières : la lecture et l'écriture.

Mes parents n'avaient jamais eu cette chance. Je n'étais même pas capable de lire leurs noms sur la pierre tombale devant laquelle j'allais chaque dimanche. Pour leur rendre hommage, disais-je au pasteur. Mais en vérité, c'était pour me rappeler les bons moments avec eux, avant que je sois envoyé à l'orphelinat, quand je passais de longues heures à bricoler avec mon père, avec parfois – rarement – un court passage par la salle de classe.

Je ne sais toujours pas pourquoi Fogg a fait cela, mais c'est lui qui m'a donné la chance d'apprendre à lire et à écrire.

Je ne savais pas quelle heure il était. Il y avait trois chronomètres et deux horloges dans la maison, et chacune affichait une heure différente.

Je décidai de patienter. Après tout, c'est lui qui m'avait invité à venir le voir. Le moins que je pouvais faire était d'attendre son arrivée.

Dans le garde-manger, j'avais trouvé des pommes, des œufs et quelques conserves. Je pris un petit en-cas en buvant de l'eau jusqu'à me sentir rassasié. Je n'aimais pas trop cette nourriture pour citadins, trop raffinée pour avoir de la saveur.

Mais c'était ainsi que Fogg vivait. Pour lui, tout devait être parfaitement préparé : bien cuit, presque brûlé. Il m'avait expliqué qu'il avait les intestins fragiles et qu'il devait faire attention à ce qu'il mangeait.

Il avait, en revanche, un goût raffiné le xérès, pour le porto et le bordeaux épicié, qui lui étaient toujours servis avec de la glace pilée provenant directement du Lake District.

Je trouvai une bouteille de vin et me repliai dans la chambre du valet. Par respect, je ne pouvais pas m'installer dans celle de Fogg. Je retirai le bouchon et bus le vin à grandes lampées, comme nous le faisons à bord des bateaux : à la régalade, coulant directement dans la gorge, frais et chambré à la fois.

Je me mis à rire et m'allongeai sur le lit, en me demandant où il pouvait bien se trouver. Puis je m'endormis.

Ce furent les bruits qui me réveillèrent.

Ils provenaient des tubes acoustiques qui circulaient entre les pièces du rez-de-chaussée et celles du premier étage.

Mon sommeil fut interrompu par un sifflement, comme celui de la vapeur qui s'échappe des tuyaux. Je pense que c'est ce bruit qui me tira de mon rêve.

Puis ce fut un son de cloche, qui se mit à retentir selon un rythme régulier.

Le bruit cessa. Je fermai les yeux et retombai dans le sommeil.

Au réveil, je pris un petit-déjeuner, puis je me lavai. Dans le miroir, je remarquai que j'avais une barbe de quelques jours, alors que je m'étais rasé de près la veille.

Je vérifiai les tubes acoustiques dans la chambre du valet, dans la mezzanine, et dans la chambre de Fogg. Il ne semblait pas y avoir quoi que ce soit de suspect, mais les heures affichées par le cadran des horloges semblaient encore plus décalées que le jour précédent.

De la mezzanine, je pouvais voir la rue en contrebas. Toujours déserte. Je vis une silhouette sombre, celle d'un homme, encore devant la mercerie. Il se retourna et entra à l'intérieur de la boutique.

Un peu plus tard, la femme que j'avais aperçue la veille réapparut, accompagnée de ce qui, loin, semblait être un enfant. Elle devait avoir un rendez-vous et emprunter chaque jour le même chemin avec le gamin.

J'ai travaillé très jeune sur des navires. J'ai gravi les échelons, dans un premier temps troisième lieutenant, puis officier en second. D'abord sur des trois-mâts, où l'on se sent en parfaite harmonie avec l'air, la mer et le ciel. Puis sur le vapeur *Great Western*, un bateau en bois équipé de quatre chaudières. J'ai traversé l'Atlantique, navigué dans l'Océan Indien, doublé les caps Horn et de Bonne Espérance, là où les tempêtes semblent des démons déchaînés contre les navires. Tout a changé avec l'ouverture du canal de Suez et avec l'arrivée des navires de commerce et les paquebots transportant uniquement des passagers.

Pour moi, ce n'était pas vraiment un progrès. Je regrettais l'excitation provoquée par les anciennes traversées. J'avais du mal à être poli et courtois avec ces aristocrates, tous ces riches voyageurs et leurs familles, qui parcouraient le monde pour se distraire ou gagner encore plus d'argent.

Un jour, une snobinarde m'accusa de lui avoir volé des objets. Je savais qu'en réalité, elle avait tout perdu au jeu. Son mari fit en sorte que je sois renvoyé sur-le-champ.

En fin de compte, j'ai souvent perdu mon emploi à cause de ma tendance à être grossier, à me battre et à boire.

Mon dernier embarquement fut à bord du *HMS Gannet*, un magnifique navire de guerre, avec des gréements en bois d'un blanc éclatant. Il naviguait avec majesté, comme s'il était porté par le souffle de Dieu. Nous sillonnions le Pacifique, au large du Chili, de la Bolivie et de Pérou, pour traquer les marchands d'esclaves.

C'est à Panama que je retrouvai Fogg, il y a peut-être dix ou quinze ans.

Nous nous retrouvâmes par hasard.

Je m'étais rendu dans le quartier le moins fréquentable de la ville ; les autres quartiers, en fait, à cette époque, ne valaient guère mieux. Mais après plusieurs mois passés en mer, j'avais envie d'une soirée de... détente... enfin vous voyez ce que je veux dire. Je fumais une délicieuse cigarette, et me balançais sur ma chaise au rythme de mes pensées, lorsque je le vis soudain. Toujours mêmes vêtements, même allure ! Vous pourriez croire qu'il est Anglais, mais ce n'est pas le cas. Parfois, son accent le trahit, et il a une étrange façon de manger certains mots. Il choisit quelquefois des termes proches de ce qu'il veut dire, mais ce ne sont pas ceux qu'un Anglais emploierait. On peut voir dans ses yeux qu'il réfléchit, qu'il veut prendre le temps de penser à ce qu'il va dire.

— Fogg ! m'exclamai-je, me demandant si je n'avais pas une hallucination.

— Oh, bonjour, répondit-il avec un large sourire. Il me tendit la main.

Il m'emmena dans un établissement chic et cher, un bar fréquenté par des étrangers, des expatriés venus des États-Unis, des rescapés de la Guerre du Pacifique. Des fonctionnaires, des administrateurs, tous individus qui ne pourraient jamais retourner dans leur propre pays.

Nous avons bu une bouteille de rhum, et probablement une autre ensuite. Fogg semblait très désireux de renouer nos relations ; moi, je me plaignais de ces damnés richards que je devais côtoyer

sur les bateaux. De son côté, il envisageait avec enthousiasme de visiter des quantités d'endroits dans le monde.

Je m'aperçus d'une chose étrange...

Il était accompagné d'une famille.

Il y avait le père, la mère et deux jeunes enfants, au teint pâle et aux yeux anxieux. Tous semblaient fuir quelque chose. Après tout, à cette époque, ils n'étaient pas les seuls dans cette situation.

Fogg observait les enfants avec une intensité troublante ; il avait les larmes aux yeux.

— Je suis désolé. Vraiment désolé, murmura-t-il.

Sur le moment, je ne prêtai pas beaucoup attention à cette étrange réaction.

La nuit suivante, ma deuxième nuit dans la maison de Fogg, je fus de nouveau réveillé.

Cette fois, c'étaient des chuchotements.

Je n'arrivais pas comprendre ce que signifiaient les mots murmurés.

Mais ce n'étaient pas vraiment des mots, ce n'étaient pas des voix, du moins pas encore.

C'étaient plutôt des sons indistincts.

Ce n'est que plus tard qu'ils commencèrent à prendre la forme d'un langage, lorsque des fragments compréhensibles se mirent à émerger.

Plusieurs jours passèrent.

J'attendais avec impatience l'apparition quotidienne des silhouettes que je voyais dans la rue.

Des silhouettes ? Enfin, des formes.

Je vérifiai ma montre. Ils n'apparaissaient pas tous les jours à la même heure.

Puis, tout changea.

La femme en noir ne fit pas le même trajet que les autres jours. Elle s'arrêta et s'approcha de la maison. En avançant tout doucement, elle se mit à fixer la fenêtre. Elle colla son visage contre la vitre ; ses traits se déformèrent et elle parut n'avoir qu'un œil unique.

Elle frotta son visage contre le verre et, soudain, elle parut avoir plusieurs yeux.

Elle paraissait également pourvue d'une langue longue et visqueuse.

Quelque chose tomba sur le sol.

L'enfant rampait le long du mur extérieur et essayait de s'introduire dans la maison.

Tout était plongé dans le silence, hormis le grattement incessant contre le mur.

On cherchait un moyen de pénétrer à l'intérieur.

Je restais là, figé, mais elle ne semblait pas me voir.

D'autres jours passèrent, et Fogg ne revenait toujours pas.

J'avais fouillé un peu partout, mais je ne trouvais rien indiquant le lieu où il pouvait se trouver.

Bien sûr, il y avait un endroit que je n'avais pas encore osé vérifier.

Et je n'avais pas vraiment envie de le faire.

Le coffre-fort.

Pourtant, les voix semblaient m'ordonner de l'ouvrir.

Je commençais à avoir des hallucinations.

Je voyais quelqu'un qui se déplaçait à travers la maison, qui nettoyait derrière moi, faisait la vaisselle.

Il ressemblait au valet de Fogg.

Mais dès que je m'approchais de lui, il s'immobilisait.

Il continuait à bouger les yeux, il inclinait la tête, mais il ne faisait plus aucun mouvement.

Je lui parlais, mais il ne me répondait pas.

— Forster, l'appelai-je directement.

Toujours pas de réponse.

Je finis par cesser de faire attention à lui.

La dernière fois que j'avais vu Fogg, c'était à la maison de Savile Row. J'avais quitté la marine marchande et il m'avait invité à lui rendre visite pour une journée.

Nous avons bu du grog — du rhum dilué dans de l'eau chaude avec une tranche de citron.

Je lui racontai mes derniers voyages, les merveilles orientales qu'offraient des villes comme Bombay, Singapour et Yokohama.

En dépit de notre rencontre à Panama, je ne pense pas que Fogg ait été vraiment intéressé par les voyages. Les questions qu'il me posait portaient toujours sur les lieux fréquentés par la bonne société, sur la façon dont les voyageurs géraient leur argent, sur la manière dont ils s'y prenaient pour se sortir des ennuis qu'ils pouvaient rencontrer dans leurs périples.

— Il suffit de se comporter comme un Anglais en voyage, lui dis-je : toujours être convaincu d'avoir pleinement le droit d'être là où l'on est !

— En effet, cela m'a réussi dans de nombreux endroits, répondit-il.

Il me demanda si j'avais trouvé l'amour et si j'avais des enfants.

Je ne lui répondis pas. Je ne lui ai d'ailleurs jamais rien dit à ce sujet.

Peut-être que ma vie aurait pris un tour différent si je lui avais fait quelques confidences.

Vers la fin de la journée, il m'a emmené dans sa chambre et a ouvert le coffre-fort.

Il y avait à l'intérieur des papiers, de l'argent liquide et une quantité considérable d'or.

Je me sentis quelque peu mal à l'aise lorsqu'il me proposa une belle somme d'argent pour m'aider à m'établir.

Je refusai. Il m'avait déjà tant donné.

Je l'interrogeai sur ses propres projets.

— Je ferais n'importe quoi pour mes enfants, répondit-il en souriant.

— Vous parlez comme s'ils avaient été enlevés, dis-je.

— C'est un peu ça. Je dois faire le maximum pour leur envoyer de l'argent.

Il serra mes mains dans les siennes.

— Si jamais quelque chose change dans votre vie, faites-le moi savoir.

Ce fut notre dernier échange.

Les années passèrent. Je vieillissais, je travaillais la terre. Je m'étais installé à proximité de l'endroit où j'avais grandi, ce qui me permettait d'aller régulièrement sur la tombe de mes parents. La famille avait toujours eu une grande importance pour moi.

Un jour, je reçus une invitation à me rendre chez lui.

Au 7, Savile Row, à 11 h 35, le mercredi 2 octobre 1872.

Mais j'avais perdu cette invitation.

Je l'avais pourtant avec moi en arrivant. Sur le lit, j'avais plusieurs fois vérifié que je ne m'étais pas trompé de date, d'heure ou d'adresse.

Peut-être avait-elle glissé entre les coussins ou, plus probablement, le valet Forster, ignorant son importance, l'avait-il détruite.

C'était la seule preuve que je possédais de ce rendez-vous avec Phileas Fogg.

Des semaines passèrent, peut-être même des mois.

Rester dans cette maison me rappelait les longues traversées en mer. Parfois, la maison grondait et hurlait comme une immense machine animant l'univers.

Je me sentais relativement à l'aise dans ce manoir, mais je ne parvenais pas à m'habituer aux voix.

Elles étaient démoniaques, malveillantes, réclamant toujours « plus ». Parfois, leurs murmures résonnaient dans les pièces vides : « ils seront punis », « ils mourront ».

J'avais tenté de partir.

De nombreuses fois.

Mais la maison ne me laissait pas sortir.

Les horloges électriques continuaient d'émettre leur tic-tac, chacun avec un retard ou une avance sur l'heure normale. Celle qui était dans ma chambre — la chambre du valet — était très en retard, tandis que celle de l'étage était nettement en avance. J'avais cessé de remonter ma montre gousset, car ces distorsions d'horaire contribuaient à me conduire aux portes de la folie.

Je savais que Fogg me faisait confiance. Je résistai donc à l'idée d'ouvrir le coffre-fort. J'en connaissais la combinaison, car je l'avais vu plusieurs fois la composer.

Finalement, je me dis qu'ouvrir le coffre était la seule solution.

Je n'avais pas l'intention de prendre quoi que ce soit qui ne m'appartenait pas, ni de lire des documents personnels.

Mais il fallait impérativement que je découvre si le coffre contenait des informations me permettant de savoir où était Phileas Fogg.

Les silhouettes de l'extérieur s'étaient rapprochées. L'homme s'était dirigé à son tour vers la maison. Lui-même, la femme et cette « chose » qu'elle traînait avec elle – peut-être un enfant – passaient chaque jour des heures à essayer de pénétrer à l'intérieur. Ils frappaient aux portes et aux fenêtres, tandis que la « chose » cherchait désespérément un moyen d'entrer.

J'avais récemment entendu leurs cris, des cris exprimant la frustration qu'ils éprouvaient face à la lenteur du temps.

Je n'arrivais pas à comprendre exactement ce qu'ils disaient. Par moments, cela ressemblait à : « Police interstitielle... ne le faites pas ! »

J'ouvris enfin le coffre-fort. À l'intérieur, il y avait des centaines de livres en billets et en pièces.

Et aussi un billet de train.

Un billet de train pour Édimbourg, un billet à mon nom : James Strand, pour le 17 décembre 1872.

C'est là que je devais retrouver Phileas Fogg. Soixante-seize jours après la date à laquelle nous avions prévu de nous rencontrer !

Cette nuit-là, je m'allongeai sous le dôme bleuté, les yeux perdus dans le ciel étoilé. Malgré les années que j'avais passées en mer, je ne connaissais rien aux constellations et aux galaxies. Les couleurs étaient éblouissantes, avec ces mondes flamboyants et ces trous noirs déchirant la trame de l'univers. Les étoiles filantes fulguraient à travers l'espace, frôlant des planètes où vivaient et mouraient d'autres civilisations, leurs rêves et cauchemars se mêlant aux étoiles.

C'est ainsi que se conclut mon histoire.

La maison m'a laissé partir.

Ce n'était pas vraiment une maison, mais plutôt une sorte de construction scientifique qui voyageait à travers le flot des rêves et des cauchemars de civilisations lointaines.

Je marchai dans les rues de Londres, la capitale de l'Empire, pour me rendre à la gare.

La foule était dense ; les gens couraient dans tous les sens, se pressaient sans prêter vraiment attention aux statues des grands explorateurs, des généraux et des dirigeants de leur pays.

Le train m'emmena jusqu'à Édimbourg.

Et c'est là que j'ai été arrêté pour le vol de la banque d'Angleterre. La police m'accusa aussi d'avoir un long passé d'agitateur. Ils évoquèrent différents crimes semblables : j'avais apparemment volé des millions de livres dans plusieurs banques, en Amérique et en différents endroits de la planète, et les policiers m'affirmèrent être en mesure de prouver que j'étais chaque fois présent sur place.

Ils ne crurent pas un mot de ce que je disais pour me défendre.

C'est alors qu'ils me montrèrent les journaux, et je découvris que Phileas Fogg était devenu un héros national.

Lui aussi avait été sur le point d'être arrêté, car les autorités l'avaient un temps suspecté d'être derrière tous les crimes que l'on m'imputait.

Lors du procès à la Haute Cour de Justice d'Édimbourg, on révéla que j'avais deux enfants. Je fis la une des journaux pendant plusieurs semaines avant d'être condamné à passer le reste de ma vie en prison.

De retour dans ma cellule après le verdict, je trouvai une note manuscrite, sans signature.

— Je ne savais pas. Je suis désolé. Tellement désolé. Je viens vous chercher.

Je déchirai la note avec colère. J'en avais assez de ses interventions pour me secourir, et je voulais simplement qu'on me laisse seul.

Paru aux USA sous le titre *115,200 Seconds*  
in *Tales of the Shadowmen 20 : Fin de Siècle*  
© 2023 Neil Penswick - Traduction : Vanessa Dreux